

Ni troll ni « social justice warrior »

JUDITH LUSSIER, *On peut plus rien dire. Le militantisme à l'ère des réseaux sociaux*, Montréal, Les Éditions Cardinal, 2019, 224 pages

Chantale Lagacé

Volume 14, Number 1, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92329ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lagacé, C. (2019). Review of [Ni troll ni « social justice warrior » / JUDITH LUSSIER, *On peut plus rien dire. Le militantisme à l'ère des réseaux sociaux*, Montréal, Les Éditions Cardinal, 2019, 224 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(1), 7–8.

Ni troll ni « social justice warrior »

Chantale Lagacé

Professeure de sociologie au Collège Montmorency

JUDITH LUSSIER

ON PEUT PLUS RIEN DIRE. LE MILITANTISME À L'ÈRE DES RÉSEAUX SOCIAUX

Montréal, Les Éditions Cardinal, 2019, 224 pages

Les médias sociaux font l'objet de multiples usages et il serait réducteur de les décrire à partir d'un seul d'entre eux. Force est d'admettre pourtant que les joutes verbales sur les enjeux sociaux y abondent et qu'elles occupent non seulement une partie des internautes, mais également les autres médias qui accourent souvent pour relayer la controverse du jour.

Judith Lussier, chroniqueuse bien connue et auteure de l'essai *On peut plus rien dire* en a payé le prix, se retirant de l'arène après avoir goûté à la médecine psychologiquement létale des trolls et autres commentateurs de droite (elle en fait sa conclusion). Cet ouvrage, qui nous présente les *Social Justice Warriors* (ci-après SJW), auxquels elle s'identifie et dont elle fait l'apologie, lui sert à régler ses comptes.

QUI SONT LES « SOCIAL JUSTICE WARRIORS » ?

L'expression est une insulte d'abord utilisée au XX^e siècle, puis popularisée par les médias sociaux. Prenant pour point de départ les railleries dont ils font l'objet, Lussier en donne une définition toute contemporaine. Il s'agit de « ces militants nouveau genre qui semblent s'offusquer pour un rien, pour qui aucun projet n'est assez inclusif, et qui prennent le clavier pour tout critiquer, même les intentions les plus nobles » (p. 11). Sont ainsi rapprochés des militants antiracistes ou anticapitalistes, des blogueurs, des militants LGBTQ, des féministes, formant un tout bien hétéroclite, imprécision soulignée par l'auteure elle-même.

Après cet exercice de définition, l'auteure présente un lexique donnant accès au vocabulaire d'une sous-culture qui, en tant que telle, trace une délimitation nous/eux très nette. Dans plusieurs cas, de nouvelles étiquettes viennent désigner, les remettant au goût du jour, des idées largement connues (la police au service du pouvoir, la spoliation, la domination, le viol, le racisme, etc.). Certains termes usités dans ce vocabulaire éclairent utilement les phénomènes qu'ils désignent. Par exemple le terme « racisé », repris par les SJW, constitue une vraie solution au problème de désigner des catégories

sociales qui n'existent que dans un rapport social de domination et que tous les euphémismes (« communautés culturelles », « minorités visibles » ou « issue.s de la diversité ») n'ont jamais réussi à régler.

L'auteure entreprend ensuite d'énoncer les raisons pour lesquelles les SJW dérangent : reproches, remises en question, révélation des contradictions, menaces à l'ordre établi et aux repères, etc. Elle propose des « antidotes » : ne pas réagir en se protégeant l'ego et en invoquant des sophismes, mais tenter de comprendre ; tendre, comme les SJW, vers le bien commun ; changer de comportement ; « Vous y faire ! » (p. 93)

C'est ensuite sur les combats SJW que se penche Lussier, en particulier sur le fait que certains d'entre eux sont vus comme des frivolités. L'auteure concède que certaines de ces préoccupations (par exemple le port de lunettes comme accessoire mode) prêtent flanc à la critique, mais c'est apparemment pour retourner les critiques contre leurs auteurs, des trolls de droite, certes, mais également « une clientèle [sic] progressiste qui aime se percevoir comme étant plus nuancée, voire neutre » (p. 128) et même des « alliés » (p. 22-24).

Les SJW se font souvent reprocher une posture moraliste et accusatrice. « *Doxxing*, *mobbing*, *labelling*, violence, intimidation, procès d'intention... » (p. 140), autant de procédés utilisés par certains dont l'auteure souligne le travail « savamment documenté » (p. 133) ou la « rigueur du travail de recherche » (p. 133). Elle admettra tout de même que les SJW « semblent parfois aborder la vie avec le sentiment de détenir une vérité juste et incontestable, allant même jusqu'à participer à une forme de classisme en humiliant les personnes qui ne détiennent pas ces connaissances pourtant d'ordre élémentaire à leurs yeux » (p. 143).

DES ADVERSAIRES ET DE LA LIBERTÉ

L'auteure donne un excellent conseil aux adversaires des SJW (ou à ceux qu'elle perçoit ainsi) :

Il faut faire preuve d'écoute, d'empathie et de rigueur intellectuelle pour tenter de comprendre la posture du guerrier sans se sentir menacé et sans tomber dans la caricature (p. 100).

Il semble que cette leçon soit à sens unique. En effet, page après page, quasiment ne partage pas la vision du monde des SJW est présenté soit comme quelqu'un qui ne comprend pas, un complice de l'ordre



établi, un passéiste, un vilain qui refuse de reconnaître la souffrance d'autrui ou encore une personne atteinte de troubles psychologiques ou de problèmes d'ego. Ce procédé enferme l'adversaire dans le tort ou dans l'incapacité de comprendre. Par exemple, contester une accusation de racisme que l'on estime infondée serait manifester une « fragilité blanche » (« *White fragility* », p. 72-73), défense de l'ego qui peut passer par le déni, la colère et qui détourne le problème du racisme vers la souffrance personnelle de celui qui en est accusé. En d'autres termes, la personne accusée de racisme ne peut pas contester l'accusation, sous peine d'être vue comme encore plus raciste par négation du problème et parce qu'elle se positionne elle-même comme victime.

Si on suit bien, un clivage sépare les SJW non seulement de leurs adversaires, mais également de certains alliés au plan idéologique. Les cibles variées que sont Robert Lepage, Ariane Mnouchkine, Rhéa Jean, Normand Baillargeon, Éric Duhaime, Jeff Fillion, Denise Bombardier, Richard Martineau, Roosh V, les trolls sur internet et l'extrême centre représentent un spectre idéologique plutôt étendu. Bien qu'elle admette que la pureté idéologique et le manichéisme trouvent leur limite dans l'exclusion d'alliés potentiels (p. 139), tout au long de l'ouvrage, l'auteure étiquette sans cesse ses adversaires. Les idées sont, somme toute, peu débattues au-delà d'un ou deux paragraphes d'affirmations plus ou moins étoffées, souvent anecdotiques. Notons au passage combien cette rhétorique mène à détourner le regard des enjeux vers les personnes.

Il faut sans doute y voir une des conséquences de débats politiques censés se faire à partir des étiquettes que les gens portent, des malaises qu'ils ressentent, plutôt que



Dans quel camp

suite de la page 6

sien². De fait, notre auteur ne souscrit guère à une conception de la nation développée sur le socle de la continuité des valeurs, ce qui l'éloigne aussi d'un Fernand Dumont; il ne souscrit pas davantage à l'idée de «perte d'intégrité» que MBC ne laisse de réitérer.

Loin d'être un problème, cette prise de distance me semble cohérente avec l'ensemble du projet de l'auteur. Cohérence d'un

2 Voir la recension de Roméo Bouchard dans *l'Aut'Journal* (28 juin 2019); voir aussi celle de Michel Rioux dans *L'Action nationale* (octobre 2019, vol. CIX, no.8, p. 122-126).



On peut plus rien dire

suite de la page 7

de la réalité qui mène à cet étiquetage (dont nous sommes d'accord qu'il constitue un problème). La gauche radicale revendiquait jadis de ne pas étiqueter. Toute une théorie sociologique s'est efforcée de démontrer et de démonter les processus d'étiquetage consécutifs aux rapports de pouvoir. Retour de balancier: de nos jours, de larges pans de ceux qui se positionnent comme des contestataires du pouvoir revendiquent des étiquettes, en accolent aux autres et associent l'universalisme à l'aveuglement ou au conservatisme.

Mais le pire, au plan politique comme au plan épistémologique, c'est de qualifier, à répétition, les inquiétudes envers la liberté d'expression de «panique morale» et, éventuellement, d'«hystérie collective entourant la rectitude politique» (p. 172). Voici comment la chose est introduite:

À ce titre [l'attachement au statu quo face à ceux qui le défient], il n'est pas étonnant que des théories du complot circulent au sujet des *social justice warriors*. Ces derniers formeraient l'essentiel des modérateurs du côté de Reddit, auraient réussi à se «positionner favorablement dans les échelons supérieurs des universités, des organisations médiatiques et des entreprises technologiques», ou encore, seraient à la solde de l'«islam politique» ou du «multiculturalisme radical». Si ces idées farfelues demeurent le fait d'énervés isolés derrière leur clavier, d'autres, comme la panique morale entourant la liberté d'expression, sont beaucoup plus répandues (p. 152).

Voilà un paragraphe de 11 lignes qui conclut un chapitre et annonce le suivant intitulé «On peut plus rien dire». L'annulation de conférences et de spectacles, le soupçon sur des victimes de crimes haineux (la rédaction de *Charlie Hebdo* qui irait trop loin), des accusations infondées de racisme, la confusion entre propos choquants et propos haineux, toutes ces préoccupations ne seraient que panique, voire hystérie?

Si l'affirmation «on peut plus rien dire» est une exagération, l'idée que tous les questionnements actuels sur la liberté d'expression relèvent de la panique morale et de l'hystérie l'est tout autant. C'est le bon vieil argument de la «résistance au changement», sauce progressiste.

point de vue intellectuel, car Dubuc revendique une sorte de pensée «matérialiste» des groupes, des représentations idéologiques et des projets politiques basée sur l'analyse des rapports sociaux et des conditions de vie, ce qui est très différent d'une vision élaborée sur la notion de culture à la Taylor et l'idée d'un noyau de valeurs à la fois singulier et pérenne. Cohérence d'un point de vue rhétorique aussi, car il serait difficile de se construire une posture, un *ethos* de gauche crédible aux yeux de son premier public en se présentant résolument en compagnie des Bock-Côté, des Beauchemin ou des Bombardier. ❖

Qui plus est, mettre à égalité le «on peut plus rien dire» des racistes et des machos avec un questionnement sur la liberté d'expression, c'est faire le jeu des racistes et des machos en regroupant à tort tout le monde dans une même catégorie. C'est aussi scier la branche sur laquelle les socialistes et les libéraux sont assis. C'est bien parce que la liberté d'expression existe qu'on peut critiquer le pouvoir! Que cette liberté soit limitée par les rapports de force et l'inégalité des ressources est un fait largement reconnu (et à combattre). Ce n'est pas parce qu'une clique de machos, de comiques et de racistes instrumentalise la liberté d'expression qu'il faut liquider le principe.

Toujours à l'égard de la liberté d'expression, Lussier cite Lili Boisvert: «Ceux qui crient à la censure sont nostalgiques de l'époque où la parole publique était très limitée et très hiérarchisée» (p. 170). C'est peut-être vrai pour ceux qui invoquent la liberté d'expression pour dire n'importe quoi. Et, nous sommes d'accord, la chose existe. Mais, à ce niveau de généralité, c'est faux. Si l'affirmation «on peut plus rien dire» est une exagération, l'idée que tous les questionnements actuels sur la liberté d'expression relèvent de la panique morale et de l'hystérie l'est tout autant. C'est le bon vieil argument de la «résistance au changement», sauce progressiste.

L'essai amène un certain éclairage sur un usage des médias qu'il vaut la peine de tenter de cerner vu la place qu'il occupe dans le débat public, bien qu'on puisse sérieusement mettre en doute sa contribution réelle au progrès social. Avec pareil militantisme, le capitalisme mondial peut dormir tranquille. Malheureusement, l'approche de l'auteure dessert la clarté de son propos et produit un discours indûment clivant qui finit par braquer même ses alliés avérés ou potentiels. Il s'agit, de surcroît, d'un faux dilemme auquel je pense, il faut répondre, pour la salubrité du débat public: ni troll, ni SJW. ❖

Depuis 2007, plus de 1000 recensions
d'essais québécois ont paru dans
Les Cahiers de lecture
Suivez la pensée québécoise en essais!

